

Sandra Barrère

Doctorante en littérature comparée

Équipe TELEM

Université Bordeaux Montaigne

***Entre silence et inflation mémorielle, que nous disent Mahmoud Darwich
et Elias Khoury du massacre de Sabra et Chatila ?***

Que sait-on du massacre de Sabra et Chatila ? Quel discours est tenu au sujet de cet épisode éruptif de violence ? Les historiens font-ils toute la lumière ? Ont-ils les coudées franches pour exhumer ce pan de l'Histoire violente du Proche-Orient ? Rien n'est moins sûr. À tout le moins, ce qui est avéré, c'est que l'historiographie s'écrit loin de l'épicentre où ces exactions ont été perpétrées. Elle est *déplacée* et le plus souvent contestée. Quand, avec rigueur et méthode, elle s'attache à exhumer les faits réels, elle est immédiatement objet de polémiques¹. Le discours tombe dans des chausse-trappes. Les déformations, les « formes imposées » et les approximations se multiplient, parfois jusqu'à la caricature². Les points aveugles sont nombreux. Comment par conséquent rendre compte de cette éclipse de l'humanité ? De cet apex dans l'ordre de l'horreur ? Comment donner la mesure de la démesure ? Quel modèle d'intelligibilité offrir à ce qui se propose d'abord comme inintelligible ? Quelle « somme de savoir³ » sommes-nous en capacité de produire⁴ ?

¹ L'historien du Collège de France, Henry Laurens, est l'auteur d'une somme importante, *La Question de Palestine*. Son dernier *opus* (tome 5), *La Paix impossible*, couvre la période 1982-2001 et fait preuve, selon les termes de Daniel Sibony, de « haine anti-juive ». Voir sur le blog de Daniel Sibony, « Henry Laurens et la haine anti-juive », publié le 22 octobre 2015 : <http://newsite.danielsibony.com/danielsibony/?p=1008>

² L'exemple typique de caricature : on est « pro-Israélien » ou « antisémite ». Pas d'alternative. On oublie que nombre de juifs, au sein de la *diaspora* comme au sein de l'État d'Israël, ne se reconnaissent pas dans la politique conduite par l'État d'Israël. Ces opposants se constituent pour certains en réseau. Voir à ce sujet, « Un réseau juif international pour dénoncer la politique du gouvernement Netanyahu », revue du Centre communautaire laïc juif, 17 oct. 2015 ; Article consultable à l'adresse suivante : <http://www.cclj.be/actu/politique-societe/reseau-juif-international-pour-denoncer-politique-gouvernement-netanyahu>

³ L'expression « somme de savoir » me paraît intéressante en ce sens qu'elle interroge ce qui *fait savoir* ou pas. Inspirée de la théorie foucauldienne (*Les Mots et les choses*, 1966 ; *Surveiller et punir*, 1975), la formule est empruntée à Judith Butler dans un film de P. Zadjermann. Je cite la philosophe : « Il est primordial de faire le maximum de bruit autour de ceux qui ont disparu sans laisser de traces. Il faut apposer une marque, laisser une trace, faire du bruit, pour faire éclater l'autorité (« *to disrupt the public sphere* »), une certaine idée de l'autorité qui rend certaines images invisibles, certains sons inaudibles, certaines paroles indicibles. La censure limite la somme de notre savoir, mais elle entrave (de plus) notre aptitude à comprendre, comprendre ce qui a été perdu, quelle violence a été infligée, et la valeur des vies humaines. » Notre traduction. Voir *Judith Butler, Philosophical Encounters of The Third Kind*, film de P. Zadjermann, Arte France & Associés, 2006.

⁴ En filigrane, cette question déterminante : au-delà de la question de savoir de quelle expertise nous sommes capables, cette autre question « Suffit-il de comprendre ? » Quel modèle de performativité la compréhension

Dans ce cadre, quel narratif¹, ou quel *discours* l'art, et singulièrement la littérature, produit-il tout particulièrement ? Non pas en concurrence du modèle historiographique, mais à côté, aux marges d'un débat bien souvent assigné aux seuls historiens et politologues. Quel discours la littérature formule-t-elle ? De quel discours est-elle le contrepoint ? De quels autres discours est-elle à la fois le refuge et le vecteur ? Quel dialogisme², au sens où l'entend Mikhaïl Bakhtine, le récit introduit-il pour traquer les angles morts ? Et relativement à ce discours, quel effort de réflexion, ou, pour reprendre un concept mobilisé par Edward W. Said, quel « *ijtihad*³ » suppose-t-il de la part du lecteur⁴ ? En d'autres termes, relativement à Sabra et Chatila, que disent les œuvres littéraires que l'historiographie ne dit pas ?

Avec courage, les artistes sont un certain nombre, des écrivains pour la plupart, à composer un récit où la part belle est donnée au silence. Ils se tiennent à distance de l'objet, s'attachent à enrober le silence d'une reconnaissance qui fait défaut, assignant au lecteur un rôle, un devenir, une responsabilité, un *pour autrui* selon la terminologie de Levinas⁵.

Le corpus des œuvres consacrées à Sabra et Chatila compte une trentaine d'*items* à ce jour : romans, récits, poèmes, mais aussi des films, une bande dessinée, une chanson, en langues arabe, hébraïque, française, anglaise et italienne, ainsi que des œuvres d'art contemporain. À l'intérieur de ce corpus, j'ai choisi pour illustrer mon propos deux textes prélevés, en quelque sorte, à l'épicentre. À partir du roman *La Porte du soleil* d'Elias Khoury⁶ et du récit autobiographique *Une Mémoire pour l'oubli* de Mahmoud Darwich⁷, nous

autorise-t-elle ? Quelle navette avec le réel peut-on imaginer ? Quelle « puissance d'agir » l'effort d'accommodation, « l'effort de réflexion » et la « puissance de dire » enfantent-ils ? Quel modèle d'efficacité sociale imaginer ?

¹ Le terme *narratif* est utilisé en alternance avec celui de *récit*. Dans le terme *narratif* entre une part active de fabulation qui nous ramène à notre immanence d'« espèce fabulatrice », au sens où l'entend Nancy Huston dans un essai fort pertinent. Voir Nancy Huston, *L'Espèce fabulatrice*, Paris, Actes Sud, « Babel », 2008. La notion est également convoquée par les politologues et les anthropologues : Olivier Roy, par exemple, la mobilise pour déconstruire l'imaginaire djihadiste. Voir Olivier Roy, *En quête de l'Orient perdu. Entretiens avec Jean-Louis Schlegel*, Paris, Seuil, 2014.

² Mikhaïl Bakhtine, *Esthétique et théorie du roman*, Paris, Gallimard, « Tel », 1987, p. 135.

³ Dans sa préface de 2003 à *L'Orientalisme*, Edward W. Said convoque le concept d'*ijtihad*, ou tradition islamique « d'interprétation personnelle » des textes sacrés. Voir Edward W. Said, *L'Orientalisme, L'Orient créé par l'Occident*, trad. fr. de C. Malamoud, Paris, Seuil, 2003, p. 18.

⁴ Dans le sillage de Jean Bollack, on peut également convoquer la notion d'*herméneutique critique*. Je me réfère à la conception de la philologie telle qu'elle est mise en œuvre dans *Dionysos et la tragédie*, Paris, Bayard, 2005.

⁵ Emmanuel Levinas, *Éthique et infini*, Paris, Fayard, 2014, pp. 91-98.

⁶ Elias Khoury, *La Porte du soleil*, trad. fr. de R. Samara, Paris, Actes Sud, « Babel », 2002 ; *Bâb al-Chams*, Beyrouth, Dâr al-Adâd, 1998.

⁷ Mahmoud Darwich, *Une Mémoire pour l'oubli*, trad. fr. de Y. Gonzales-Quijano et F. Mardam-Bey, Paris, Actes Sud, « Babel », 1994 ; *Dhâkira li-l-nisyan*, Beyrouth, Al-mu' assassa al-arabiyya li-l-dirâsât wa al-nachr, 1987.

appréhenderons la manière singulière qu'ont les deux écrivains de transcrire cette violence de l'Histoire, et, ce faisant, de se tirer du mauvais pas où le tabou projette infiniment le discours.

Face à la démesure du monde, deux cas limites qui illustrent tour à tour la nécessité d'un *dire* du réel – ce sera la première partie, les caractéristiques d'un *dire* qui serait celui de *l'effacement* – deuxième partie, l'impossibilité de ce même dire et l'émergence d'une littérature qui se tient au bord du gouffre – ce sera la troisième partie.

Un préalable – Le cadre : de quoi parle-t-on ?

Une formule iconique

Nous parlons d'une formule iconique puissante, d'images à forte charge émotionnelle, qui, dès la fin des exactions, ont été relayées par les médias internationaux. Des images qui se sont imprimées durablement sur nos rétines, puis qui ont disparu, chassées par d'autres scènes non moins sauvages.

D'une expression : « Sabra et Chatila ». Une formule qui fait tressaillir. Un « scandale perpétuel¹ », selon la formule d'Elias Khoury dans *La Porte du soleil*. Ou bien un « syntagme éclatant² » dans ce que Richard Millet appelle la « rhétorique de gauche », très en vogue, à une certaine époque, dans les « pays repus ».

Quelle que soit l'amorce de discours, l'on voit bien que l'énonciation est prise en étau entre deux discours qui s'affrontent perpétuellement : d'un côté les militants de la cause palestinienne, de l'autre les défenseurs de l'État d'Israël. On assiste à une contamination ou une amplification de l'affrontement qui s'opère tout autant sur le plan des récits (ou des narratifs) que sur le champ de bataille, affrontement rhétorique dont le conflit se nourrit en retour. Le terrain des opérations, c'est aussi (et peut-être surtout) celui du récit qu'on en fait³, où l'on voit que le discours des uns se dresse contre le discours des autres, chaque discours générant ses extrêmes. Celui qui entreprend de formuler un discours alternatif (ou un discours médian) s'éreinte dans cette bipolarisation des points de vue à l'échelon régional et

¹ Elias Khoury, *La Porte du soleil*, op. cit., p. 360.

² Richard Millet, *La Confession négative*, Paris, Gallimard, « Folio », 2010, p. 244.

³ C'est la thèse développée par Gilbert Achcar dans *Les Arabes et la Shoah* : « Le conflit israélo-arabe ne se réduit pas aux guerres menées sur les champs de bataille du Moyen-Orient. Il comprend aussi une autre dimension, une guerre à coups de récits opposés et de négation des récits des autres, tournant autour des traumatismes à l'origine du conflit : la *Shoah*, la destruction des Juifs d'Europe, et la *Nakba*, le déracinement des Arabes de Palestine. » Voir Gilbert Achcar, *Les Arabes et la Shoah, La Guerre israélo-arabe des récits*, Paris, Actes Sud, « Sindbad », 2009.

international, qui s'accroît à chaque poussée de fièvre et dont l'actualité nous livre inlassablement le récit macabre¹.

Les trois unités

De quoi parle-t-on surtout ? De faits réels. Une date : 16, 17 et 18 septembre 1982. Un lieu : les camps palestiniens de Sabra et Chatila², dans Beyrouth-Ouest. Une action, celle de la guerre civile libanaise (13 avril 1975 – 13 octobre 1990). Un contexte particulier, celui de l'invasion du Liban par l'armée israélienne, opération dite « Paix en Galilée » lancée le 6 juin 1982 afin de neutraliser les foyers de la résistance palestinienne.

D'un chiffre aussi, celui des victimes, entre 1400 et 3500, certaines estimations parlant de 5000³ : des femmes, des hommes jeunes et moins jeunes, des enfants, tous sauvagement massacrés, certains ayant été mutilés, les femmes et les petites filles ayant parfois été violées⁴, par quelque 500 membres⁵ des Phalanges des Forces Libanaises (milice chrétienne) avec l'appui de l'armée israélienne qui a pris position dans le secteur.

Enfin d'une résolution prise en décembre 1982 par l'Assemblée Générale de l'Organisation des Nations Unies qui qualifie le massacre en « acte de génocide⁶ », et dont la jurisprudence, celle d'un crime imprescriptible, ne parvient pas à imposer ses vues. D'un silence enfin : une loi d'amnistie ayant été votée par le Parlement libanais en août 1991, les assassins circulent librement. Un silence amplifié par un autre silence, celui de l'Occident, qui escamote la violence de l'État d'Israël dans les Territoires palestiniens.

¹ Je fais référence à l'opération « Bordure protectrice » de l'été 2014 sur la Bande de Gaza et à ce qu'il est désormais convenu d'appeler la « Troisième intifada » ou « Intifada des couteaux ».

² Plus précisément, dans le *district de Chatila*, composé du camp de réfugiés de Chatila et du quartier populaire de Sabra.

³ Les estimations faites au lendemain du massacre évoquent le chiffre de 3500 victimes. Je renvoie à Bayan Nuwayhed al-Hout, *Sabra and Shatila, September 1982*, London, Pluto Press, 2004, p. 297. Henry Laurens indique le chiffre de 1390 morts auquel néanmoins il faut ajouter un nombre indéterminé de disparus, au moins par centaines. Voir également Henry Laurens, *op. cit.*, p. 52.

⁴ Le viol est attesté par Amnon Kapeliouk dans l'ouvrage *Enquête sur un massacre*, Paris, Seuil, « L'histoire immédiate », 1982, pp. 49, 52, 66 ; voir également David Hirst, *Une Histoire du Liban*, Paris, Perrin, « tempus », 2011, p. 242 ; Henry Laurens, *op. cit.*, p. 50.

⁵ Certaines sources évoquent le chiffre de 1500 miliciens. Voir Amnon Kapeliouk, *op. cit.*, p. 38.

⁶ Extrait de la résolution : « A/RES/37/123, 16 December 1982 - The situation in the Middle East - The General Assembly, (...) Recalling its resolution ES-7/9 of 24 September 1982, 1. Condemns in the strongest terms the large-scale massacre of Palestinian civilians in the Sabra and Shatila refugee camps; 2. Resolves that the massacre was an act of genocide. »

Dire les faits : la littérature ou la possibilité de représenter la démesure du monde

La chronique des événements

Devant l'évidence d'un tabou, d'une *histoire tue*, au terme de ce que j'appelle la *conjuración des oublis*¹, les deux textes peuvent être entrevus comme la réhabilitation ou l'exhumation d'une mémoire des événements violents. Jusqu'à un certain point (un certain point seulement), on pourrait même les considérer comme les « minutes » du conflit israélo-palestinien au sens où les deux textes peuvent se revendiquer d'une forme d'historicité, comprise comme fidélité aux événements : il n'y a rien qui y soit consigné qui ne soit attesté par les documents, rien qui puisse être contesté au sens de la méthode historique. Et l'on apprend souvent de manière plus incarnée par le biais des œuvres que par le vecteur de l'historiographie².

La transcription de la matérialité des faits est l'une des assignations du texte. Elle est appréhendée par les deux auteurs par un souci de la *mimésis*.

Prenons l'exemple du témoignage du poète palestinien Mahmoud Darwich, né à Al-Birwah³ le 13 mars 1941, en Palestine sous Mandat britannique, mort à Houston, au Texas, le 9 août 2008, exilé, depuis dix ans, à Beyrouth au moment de l'invasion israélienne. Mahmoud Darwich livre en 1987, soit cinq ans après les événements, sous le titre arabe *Dhâkira li-l-nisyân*, traduit par *Une Mémoire pour l'oubli*, un texte assez court (196 pages en version française) fait du témoignage de son expérience du siège de Beyrouth. Le titre assume,

¹ Par « conjuration des oublis », j'entends et je me réfère aux catégories définies, entre autres, par Paul Ricœur (*La Mémoire, l'histoire, l'oubli*, Paris, Seuil, « Points », 2000), Sigmund Freud (*Psychopathologie de la vie quotidienne*, Paris, Payot, 1975) et Henry Laurens (« La France et ses historiens face aux violences du premier XX^e siècle », in *Le Débat*, n° 174, mars-avril 2013). La typologie des oublis recouvre : 1) « l'oubli subi » (P. Ricœur) qui se caractérise par l'effacement des traces ; 2) « l'oubli commandé » (P. Ricœur), en vertu de la loi d'amnistie de 1991 ; 3) l'oubli vital, la « mémoire troublée » (S. Freud) ou empêchée, la « pathologie de la mémoire », le refoulement, mécanisme humain qui consiste à oublier la douleur, pour (se) reconstruire ; 4) l'oubli que l'on peut désigner d'« oubli-palimpseste », dans lequel un massacre chasse l'autre ; 5) l'oubli mythique, ou « la mémoire manipulée », voire « abusivement manipulée » (P. Ricœur), c'est-à-dire effectuée au nom du mythe national libanais, en d'autres termes le consensus impossible, le « temps gelé » (H. Laurens), « l'invention d'une tradition » (H. Laurens), le pays vu comme, plus qu'un pays, « un message » (Jean-Paul II, dans une lettre adressée à tous les évêques en 1989) ; 6) en Occident, « l'abus d'oubli » opéré par une certaine « culture de la mémoire » (Imre Kertész, dans son Discours de réception du Prix Nobel de littérature en 2002), entendue comme culture de la *Shoah* qui opère, singulièrement, des effacements mémoriels ; 7) enfin, un dernier oubli que l'on pourrait qualifier d'« oubli genre », par quoi l'on désigne la discrétion du viol dans l'historiographie officielle (on trouve de brèves références à cette forme de violence dans trois documents, mais nul chiffrage ; ces occurrences ne sont pas assorties d'analyse : cf. *supra*, note 2, p. 4).

² À ce sujet, mon expérience herméneutique est la suivante : lecture d'abord des œuvres littéraires (et autres *items* du *corpus*). C'est dans un second temps, et dans un second temps seulement, que j'ai fait la démarche de lire la documentation que nous livre l'historiographie. Cette démarche m'a permis de vérifier la conjonction entre les deux récits.

³ *Al-Birwah* est un village de Galilée qui se situait près de Saint-Jean d'Acre. Le village a été rasé.

d'emblée, une vocation programmatique reposant sur un paradoxe : une *mémoire* pour *l'oubli*¹. Il s'agit de donner corps et matérialité à un passé (une tragédie) soigneusement étouffé, « un passé confisqué² », de rendre présente une mémoire forclosée.

Au moment où l'on entre dans le récit, il y a déjà un horizon d'attente, une appréhension et une forme de perplexité, qui s'accroît de la nature hybride d'un texte où les passerelles sont nombreuses : entre passé et présent, prose et poésie, entre récit autobiographique et une série de « genres intercalaires », selon la terminologie de Bakhtine³ tels que des pamphlets, des dialogues, des poèmes, mais aussi des extraits de textes profanes ou sacrés appartenant au patrimoine des trois cultures monothéistes, extraits qui entrent en dialogue avec le récit de la convivence⁴ ou de la violence. Et l'on comprend que cette polyphonie veut *réfracter* un monde lui-même travaillé par une histoire complexe, que pour le poète dépositaire de toutes les cultures qui y ont vu le jour il y a intrication, contact, métissage au sein d'un cadre mental proliférant⁵.

L'*effet de réel*, au sens de Roland Barthes⁶, c'est-à-dire le siège de Beyrouth, est cependant maîtrisé : la focale revient sur le siège, par petites touches, tissées d'anecdotes⁷, de dialogues avec des intellectuels rencontrés au hasard des trêves, et de transcription des raids dévastateurs : « ... tout cet acier, toute cette sauvagerie, ne dit qu'une seule chose : personne ne connaîtra le repos et personne ne comptera nos morts...⁸ ». Il s'agit de dire, de consigner la réalité de la violence des assauts de l'aviation, de faire le décompte macabre : une centaine, par exemple, lors de l'attentat à la bombe à implosion qui visait Yasser Arafat. Mahmoud

¹ Un titre auquel l'auteur adjoint un sous-titre en forme d'indication scénique, où les propositions sont singulièrement inversées : « *Le temps : Beyrouth – Le lieu : un jour d'août 1982* », comme pour introduire d'emblée un trouble, une attente. Sommes-nous au seuil d'une tragédie ? De quoi cette inversion des catégories est-elle le signal ?

² Mahmoud Darwich, *La Palestine comme métaphore*, trad. fr. d'E. Sanbar et de S. Bitton, Paris, Actes Sud, « Babel », 1997, p. 45. Je renvoie également à Edward W. Said, « *Permission to narrate* », in *Journal of Palestine Studies*, University of California Press on behalf of the Institute for Palestine Studies, vol. 13, n° 3, Spring 1984, pp. 27-48.

³ Mikhaïl Bakhtine, *op. cit.*, p. 141.

⁴ Issu du latin « *cum vivere* », qui signifie littéralement « vivre avec », en espagnol « *convivencia* », « *convivenza* » en italien et en anglais « *convivence* », le mot apparaît en français, selon les auteurs, sous les formes « *convivence* » ou « *convivance* ». Le néologisme « *convivance* » est introduit dans le *thesaurus de l'Académie française* à l'automne 2004 sous l'impulsion de Florence Delay. Il est compris comme coexistence et convivialité, sur un même territoire, entre plusieurs groupes ethniquement, culturellement et linguistiquement hétérogènes. Voir Dominique-D Junod (Arbell), *La « convivencia » et ses équivalents en français et anglais. Le mot et la notion*, Paris, Editions Florent Huet, 2015.

⁵ Au sujet de cet héritage assumé, je renvoie à M. Darwich, in *La Palestine comme métaphore*, *op. cit.*, p. 94 : « ... en tant que Palestinien, je suis le produit de cette terre, et à ce titre, je me considère comme le dépositaire de toutes les cultures, de toutes les œuvres qui y ont vu le jour. Et la Bible est de celle-là. »

⁶ Roland Barthes, « L'Effet de Réel », in *Communications*, 1968, vol. 11, n° 1, pp. 84-87.

⁷ Celles du café, du *blocus*, de l'accès à l'eau, du poète qui se languit d'amour par temps de guerre...

⁸ Mahmoud Darwich, *Une Mémoire pour l'oubli*, *op. cit.*, p. 30.

Darwich écrit parce que « la réalité, tant qu'elle n'est pas consignée, n'est pas encore tout à fait la réalité¹ ». L'écrit a, on le voit, vertu de « rite d'enterrement », selon la formule de Michel de Certeau². Il s'agit d'exorciser la mort en la réintroduisant dans le discours.

À travers une langue volontiers métaphorique, le lecteur prend la mesure de la puissance de nuisance expérimentée par l'homme sur l'homme³, de la pression exercée par l'aviation israélienne sur les combattants réfugiés dans Beyrouth, et plus généralement sur tous les habitants qui ont fait le choix de rester dans la ville assiégée. Pression dont on comprend bien qu'elle vise à faire ployer la résistance, à obtenir son évacuation sans condition. On prend la mesure de l'intense activité diplomatique du moment : « Nous avons dit que nous sortirions. (...) "Par la mer", ont-ils exigé. "Par la mer" avons-nous accepté. Alors, pourquoi arment-ils vagues et embruns de ces canons ? Pour que nous nous hâtions davantage.⁴ » On mesure l'incrédulité des combattants : « C'est vrai qu'on va partir ?⁵ » On comprend les enjeux des intenses pourparlers : *qui* doit partir ? Tous les Palestiniens⁶ ? Ou bien les seuls combattants⁷ ? Autre question : pour aller où ? Et puis aussi : quand ? Enfin, surtout, corollaire du *qui*, cette question lancinante dont nous ressentons tout le poids macabre, il s'agit d'un dialogue avec le romancier S. : « Quand partirons-nous ? / Quand nous aurons une adresse où aller, quand nous aurons des garanties pour les civils, pour les camps.⁸ » Ailleurs, cette question qui nous fait frémir : « Les Israéliens iront-ils au-delà des objectifs annoncés ? », écrit Mahmoud Darwich⁹.

Au regard du « bénéfice épistémologique », au sens où l'entend Ivan Jablonka dans son *Manifeste pour les sciences sociales*¹⁰, et du point de focale, l'ambition d'Elias Khoury

¹ *Ibid.*, p. 28.

² Michel de Certeau, *L'Écriture de l'histoire*, Paris, Gallimard, « Folio histoire », 2002, p. 139.

³ Mahmoud Darwich, *Une Mémoire pour l'oubli*, *op. cit.*, p. 38 : « Toute la capacité de nuisance dont est capable l'esprit humain, tous les prodiges de la technologie, sont expérimentés sur nos corps aujourd'hui. »

⁴ Les pourparlers sont conduits notamment par le diplomate américain Philip Habib auprès des acteurs de la région : l'autorité constituée du Liban (le Premier ministre Wizzan), le Premier ministre israélien Begin, *via* Sharon qui conduit les opérations militaires, Bachir Gemayel dont la légitimité en tant qu'interlocuteur et futur président du Liban s'affirme de plus en plus et, en ligne de fond, les pays arabes réunis au sein de la Ligue des États arabes. Voir *ibid.*, pp. 13-14.

⁵ *Ibid.*, p. 140.

⁶ On estime leur nombre à 140 000 environ à Beyrouth. Voir Henry Laurens, *La Question de Palestine, La Paix impossible*, t. 5, 1982-2001, Paris, Fayard, 2015, p. 36.

⁷ Le nombre des combattants est inconnu des cadres de l'Organisation de Libération de la Palestine eux-mêmes pour trois raisons au moins : la résistance recouvre en effet des formes et des mouvances incontrôlées ; il n'y a pas de numéro de matricule des combattants ; enfin le siège de Beyrouth a désorganisé considérablement les infrastructures de la résistance. *Ibid.*, p. 37.

⁸ Mahmoud Darwich, *Une Mémoire pour l'oubli*, *op. cit.*, pp. 140-141.

⁹ *Ibid.*, p. 114.

¹⁰ Ivan Jablonka, *L'Histoire est une littérature contemporaine, Manifeste pour les sciences sociales*, Paris, Seuil, « La librairie du XXI^e siècle », 2014, p. 13.

dans *La Porte du soleil* n'est pas moins affirmée, la période est simplement plus ample : par les voies du récit romanesque, il s'agit de donner une résonance (une narration) au processus historique de conquête des territoires de Palestine par les Israéliens, processus marqué par la « conquête, la réquisition et le remplacement¹ » depuis 1948, la *Nakba*, c'est-à-dire la catastrophe et l'exil, jusqu'en 1987 environ (la guerre dite des camps, à Beyrouth). Le lecteur puise dans le roman une connaissance intime et une compréhension éclairée de ce processus historique, qui inclut, j'y reviendrai, l'épisode de Sabra et Chatila.

Bien que différents au regard du genre narratif adopté et du segment historique choisi, les deux textes se tiennent du côté du réel, ils entretiennent un rapport d'adéquation avec le réel qu'ils transcrivent avec un souci de justesse, de réhabilitation du passé de violence.

La littérature comme possibilité de dire l'effacement

Le traitement de la mémoire : une mémoire, des mémoires

Les méthodes diffèrent sensiblement, en particulier dans le traitement de la mémoire effacée. Au témoignage singulier du poète – sa vision subjective, ses accents épiques, sa capacité elliptique à analyser la situation, capacité qui est, au demeurant, inversement proportionnelle à la longueur du texte, le romancier et critique littéraire libanais Elias Khoury, né à Beyrouth le 12 juillet 1948, qui, bien que maronite, a pris fait et cause pour la résistance palestinienne au point de s'engager dans le *Fatah* en Jordanie dès 1967, répond par une œuvre ample, prolifique, voire proliférante de 700 pages (en version française), qui donne voix à la multitude. Le roman *La Porte du soleil* publié sous le titre *Bâb al-Chams* en 1998 s'attache à collecter, à recueillir, à contenir en son sein, non pas *la* mémoire, mais *toutes* les mémoires, dans une quête obstinée de la vérité historique, à travers les traces mnésiques sédimentées au cœur de la *psyché* du peuple exilé : son exode, ses souffrances, ses luttes, ses héros, ses slogans contradictoires et alliances erratiques, ses accommodements avec la réalité des faits.

Le pacte narratif renvoie aux *Mille et Une Nuits* : au début des années 1990, le narrateur, le Dr Khalil, vrai faux médecin, se presse au chevet de Younès Abou Salem, grande figure de la résistance palestinienne, et père de substitution du narrateur, lequel combattant, pris d'une attaque cérébrale, a sombré dans le coma et se retrouve à l'hôpital Galilée dans le camp de Chatila. La survie cérébrale (et, à travers lui, la survie du peuple palestinien) tient à un fil, et ce fil, c'est le récit que, jour après jour, au chevet du malade, le narrateur entreprend

¹ Selon les termes du critique littéraire Subhi Hadidi, dans une interview de Mahmoud Darwich, in *La Palestine comme métaphore*, op. cit., p. 85.

de la catastrophe, de la *Nakba* (1948) jusqu'à l'exode et à la guerre du Liban. Le combattant étant atteint « d'une explosion du cerveau », le narrateur lui répond par une « explosion de la mémoire¹ ». La thérapie, c'est l'anamnèse : à travers la restitution et l'amplification des mémoires de la multitude, ramassées en une épopée tragique qu'il extirpe de l'oubli (ici figuré par le coma) où elles étaient enfouies, il s'agit de tirer le malade de son état végétatif. On comprend ici le projet de l'auteur : restituer son histoire à un peuple.

Le narrateur est le dépositaire de toutes les mémoires : « Nous nous souvenons des choses que nous n'avons pas vécues car nous adoptons la mémoire des autres.² » La transmission de la mémoire est trans-générationnelle. La souffrance qui s'y niche se déploie comme le sang dans les veines. On pense à la construction du roman *Lignes de faille* de Nancy Huston³, où le motif de la tache figure la transmission à travers les générations du crime originel. Autant de récits emboîtés, d'enchevêtrements d'histoires et d'écholalies⁴, pour reprendre une formule utilisée par Daniel Heller-Roazen dans son *Essai sur l'oubli des langues* pour signaler un seul *continuum* de souffrances non dites que le romancier s'attache à consigner avec la rigueur de l'anthropologue.

Le souvenir est pris dans la contradiction d'une présence à la fois obsédante et incapacitante : « L'oubli est une grâce, car sans la faculté d'oubli, nous ne tardons pas à mourir de peur et de dépit. La mémoire, mon ami, est en fait l'agencement de l'oubli.⁵ » Et, pour cette même raison, il est à la fois différé, repoussé aux limites, et cependant toujours pourchassé dans une quête éperdue en forme d'inflation mémorielle.

La vérité se dérobe, avance travestie, elle est difficilement « colportable⁶ », et quand elle l'est, c'est au prix d'un effort douloureux. Il y a, à l'évidence, un « mal de vérité », pour emprunter une expression à Catherine Coquio⁷, qui impose un âpre travail de collecte. Il faut traquer la vérité dans les angles morts, croiser les versions, faire parler l'un, le deuxième, le troisième. La démesure du texte est une alternative à la démesure dans l'ordre de la spoliation, de l'effacement et de l'oubli qui en résulte.

¹ Elias Khoury, *La Porte du soleil*, op. cit., p. 281.

² *Ibid.*, p. 203.

³ Nancy Huston, *Lignes de faille*, Paris, Actes Sud, « Babel », 2006.

⁴ L'écholalie, concept médical né au XIX^e siècle, est entendue comme « une répétition automatique de mots prononcés par autrui ». Généralement associé à la psychologie, le concept est assimilé dans une théorie du langage par Daniel Heller-Roazen, théorie fondée sur l'idée que chaque langue est l'écho d'une autre dont elle porte le témoignage. Voir *Écholalies. Essai sur l'oubli des langues*, Paris, Seuil, 2007.

⁵ Elias Khoury, *La Porte du soleil*, op. cit., p. 218.

⁶ Catherine Coquio, *Le Mal de vérité ou l'utopie de la mémoire*, Paris, Armand Colin, « Le temps des idées », 2015, p. 16.

⁷ *Ibid.*, p. 11.

La victime – le bourreau, ou l'inversion des catégories

Les deux textes présentent une propension, toute lévinassienne, à l'inversion des catégories du sujet : le *je* se reflète dans le miroir de l'*autre* chez Elias Khoury. Le *même* est l'*autre* et l'*autre* est *moi* chez Mahmoud Darwich. À l'intérieur de ce cadre, à de très nombreuses reprises, les catégories de la *victime* et du *bourreau*, en particulier, sont convoquées pour être inversées.

« Je ne peux pas, je ne veux pas voir la victime se transformer en bourreau. L'histoire n'aurait plus de sens ! », s'exclame Catherine dans *La Porte du soleil*¹. Plus loin, Nahîla, épouse du combattant, objecte à un officier israélien qui la retient : « Nous sommes les juifs des juifs. Nous allons voir ce que les juifs font de leurs juifs.² » Les auteurs ont une claire conscience de la longue chaîne de causalité et des schémas intriqués d'interdépendance qui prévalent entre les deux rives d'une tragique *Mare Nostrum*.

L'ombre projetée par la *Shoah* est manifeste : « Vous avez souffert, mais votre souffrance ne vous donne pas le droit de nous faire souffrir³ », poursuit Nahîla, faisant référence à ce qui est présenté comme une excuse absolutoire à la violence d'État.

S'émanciper de ce cadre-là relève de l'incantation : « Faites-nous retrouver le chemin de nous-mêmes pour que nous nous libérions de ce poids en nous de cadavres qui ne nous appartiennent pas...⁴ », écrit Mahmoud Darwich.

Le destin des juifs d'Europe a été surdéterminé par le nazisme. Le destin des Palestiniens est surdéterminé par la souffrance des juifs d'Europe. Le projet (la vertu ?) des deux textes est d'opposer un lieu au non-lieu, un « visage » à son absence. Une mémoire à son effacement.

La littérature au bord du gouffre

Comment, à l'intérieur de ce cadre, le massacre de Sabra et Chatila est-il désigné ? Quelle place ce *summum* dans l'ordre de la barbarie occupe-t-il dans l'économie de ces deux textes ? Comment les auteurs nomment-ils ce qui apparaît comme innommable ?

Chez Elias Khoury, quelques rares occurrences, des périphrases essentiellement, ponctuent la première moitié du roman ici et là (« le désastre de 1982 » ; « l'autre rendez-vous

¹ Elias Khoury, *La Porte du soleil*, op. cit., p. 560.

² *Ibid.*, p. 498.

³ *Ibid.*, p. 532.

⁴ Mahmoud Darwich, *Une Mémoire pour l'oubli*, op. cit., p. 55.

avec la mort »), et prédisposent le lecteur à la perspective d'un narratif de l'horreur¹. Le lecteur a le sentiment que la narration se tient en retrait, qu'elle ne veut pas voir, pas pour l'instant, que s'y noue trop de douleur. Le lecteur est mis sous tension.

En position médiane cependant², une mise en abyme introduit un élément exogène : le narrateur évoque l'arrivée d'une troupe de comédiens français en repérage à Beyrouth pour visiter le camp de Chatila en vue de la représentation du texte *Quatre heures à Chatila* de Jean Genet³.

La trouvaille narrative mérite que l'on s'y arrête. À travers le regard de l'Autre, c'est la relationnalité⁴ Orient-Occident qui s'invite : une relationnalité complexe, empreinte de la fureur du monde, de malentendus et d'asymétries. Nous entendons par là, en plus de l'épisode des croisades, deux faits coloniaux : la période du Mandat français sur le Mont-Liban⁵ et la création de l'État d'Israël en mai 1948 ; mais il y a aussi une résurgence, subtile, sous la forme d'une postcolonialité, telle que la définit le sociologue et théoricien des *post-colonial studies* Stuart Hall⁶, infusée d'orientalisme (E. Said), dont témoigne le texte : « Ces étrangers estiment que le fait même de nous rendre visite constitue un assez grand sacrifice de leur part pour que nous souscrivions à toutes leurs demandes.⁷ »

L'on comprend ici deux choses :

- D'emblée, sans aucune forme de médiation, le metteur en scène de la troupe souhaite « parler aux familles des victimes⁸ ».

¹ Je relève ces moments dans l'ordre de leur apparition dans le roman d'Elias Khoury : « Tu faisais allusion à la fosse commune des victimes des massacres de Chatila en 1982 où les enfants jouaient au football [...] », p. 52. ; « [...] les cadavres du massacre de Chatila me font penser à la mort, bien qu'ils donnent l'impression de se pencher les uns sur les autres, comme des êtres vivants pétrifiés sur place. », p. 74 ; « le désastre de 1982 », p. 192 ; « l'autre rendez-vous avec la mort », p. 215.

² Elias Khoury, *La Porte du soleil*, op. cit., pp. 330-360, pp. 557-587, p. 498.

³ Jean Genet se trouvait à Beyrouth en compagnie de Leïla Shahid au moment des exactions. Il a été parmi les premiers à entrer dans les camps. Il entreprend aussitôt d'écrire *Quatre heures à Chatila*, qui est publié en janvier 1983 dans la *Revue d'études palestiniennes*. L'article est repris dans *L'Ennemi déclaré, Textes et entretiens, Œuvres complètes*, éd. dir. par A. Dichy, vol. VI, Paris, Gallimard, NRF, 1991, pp. 243-264.

⁴ Je me réfère ici au terme tel qu'il est mobilisé notamment en philosophie politique pour désigner la nature hétéronome du sujet et, par extension, le caractère (inter)dépendant, inégal ou asymétrique, involontaire et non réciproque des relations humaines. Voir Judith Butler, *Vie précaire. Les Pouvoirs du deuil et de la violence après le 11 septembre 2001*, Paris, Éditions Amsterdam, 2004 ; voir également Guillaume le Blanc, *Vies ordinaires, vies précaires*, Paris, Seuil, « La Couleur des idées », 2007.

⁵ Période qui a duré à partir des accords de Sykes-Picot le 16 mai 1916 jusqu'au 22 novembre 1943.

⁶ Stuart Hall définit le postcolonialité en ces termes : « *Just as significant, (the post-colonial) is characterised by the persistence of many of the effects of colonisation, but at the same time, their displacement from the coloniser/colonised axis to their internalisation within the decolonised society itself.* ». Voir Stuart Hall, in « *When was 'The post-colonial' ? Thinking at the limit* », *The Post-Colonial Question: Common Skies: Divided Horizons*, dir. I. Chambers & L. Curti, London, Routledge, 1996, p. 247.

⁷ Elias Khoury, *La Porte du soleil*, op. cit., p. 333.

⁸ *Idem.*

- Aux yeux des représentants de l'ex-puissance colonisatrice, il n'existe qu'un seul massacre, mué en icône : « J'ai compris qu'il voulait parler des victimes du massacre de 1982, non des autres massacres qui ont suivi.¹ » Le drame palestinien est contenu tout entier dans cet épisode, au mépris de la séquence historique.

C'est le public qui fait le discours

Le récit se déploie alors sur deux plans, étanches bien que fortement intriqués :

- Il y a ce qui relève du *dicible* vis-à-vis des représentants de l'ex-puissance hégémonique qui, bardée d'ignorance et de bons sentiments, force le passage, avec l'arrogance qui la caractérise. Au-delà de quelques échanges relevant d'un pittoresque rodé pour étrangers², le discours est pour ainsi dire mort-né : « Je ne leur ai pas parlé des mouches : je n'ai pas pu.³ » Plus loin, « Non, mon petit. Nous ne sommes pas au cinéma⁴ », souffle une mère hantée par le souvenir de ses enfants massacrés. « Je n'ai pas raconté ces histoires à Catherine et à ses amis.⁵ », nous indique le narrateur. Et de préciser : « La première porte s'était fermée devant nous, puis toutes les autres, personne ne voulait parler.⁶ » Le récit est impossible parce que les conditions d'énonciation le rendent impossible : les comédiens sont en position de *voyeurs*, ils jouent une très mauvaise scène ; ils s'en rendent compte, mais trop tard : « Nous n'aurions pas dû venir, a dit Catherine. [...] Je ne veux plus y aller. Nous sommes des *voyeurs*...⁷ » Le spectacle est calamiteux pour tout le monde.
- Le récit de cette impossibilité est doublé d'un autre récit, plus intime, livré au malade et, à travers lui, au lecteur (malade lui aussi ?) qui fait l'effort d'apprendre et de comprendre. C'est, par exemple, le récit du subterfuge (une nationalité d'emprunt) imaginé par le Dr Khalil pour avoir la vie sauve et le remords qu'il en conçoit : « Je sais que j'aurais dû rester, mais j'étais sorti affolé

¹ *Idem.*

² Un pittoresque qui instrumentalise l'horreur du viol de Dounia à des fins de « *fund raising* ». L'on y voit parfois la complicité des victimes dans la morbide compassion de l'Occident. *Ibid.*, pp. 343-344.

³ *Ibid.*, p. 334.

⁴ *Ibid.*, p. 340.

⁵ *Ibid.*, p. 338.

⁶ *Ibid.*, p. 340.

⁷ *Ibid.*, p. 341.

dans cette nuit que les feux illuminaient.¹ » ; c'est la vision de l'abjection figurée par les mouches : « Il y avait cette odeur, ces mouches. Je ne me souviens que des mouches, je n'ai pas vu les cadavres.² » ; c'est encore le secret de cette mère chuchoté à l'oreille du narrateur, parlant de ses enfants morts : « Je sais qu'ils ne veulent pas que je parle d'eux, car chaque fois que je le fais, ils se rappellent le massacre. Les morts se souviennent, les souvenirs sont aussi poignants que des couteaux.³ » Celui, arraché au bout d'une nuit improbable, à cet ex-milicien Rayyes Joseph, expérimentant la puissance de feu sur les têtes alignées d'enfants : « J'ai dégainé mon revolver, je voulais mesurer la portée d'une balle de Magnum.⁴ »

En nous mettant dans le secret, le narrateur scelle avec nous un pacte qui engage sa responsabilité et la nôtre : « Je ne leur ai pas dit ce que la quatrième femme m'avait raconté, je n'avais pas le droit de trahir son secret. Je me sentais fier, je t'assure, lorsque nous dissimulons le chagrin, cela signifie que nous en comprenons le sens. Rien n'égale tant la peine que de la taire.⁵ »

Par quoi, le *destinataire* devient le *destinateur*, au sens où l'entend Michel de Certeau⁶ : dépositaire de cette parole, le lecteur à son tour doit, pour s'en montrer digne, prendre le temps et la mesure, ajuster le regard. Se mettre à hauteur d'homme et de femme. Comprendre. Reconnaître. Prendre sa part. Ou bien se taire.

Comment *Une Mémoire pour l'oubli* appréhende le massacre de Sabra et Chatila ?

On a vu que Mahmoud Darwich, de son côté, se tient à distance. Le récit ne souscrit pas à une seule ambition mimétique dont l'auteur perçoit les limites, non seulement en termes d'efficacité sociale (« Je hurle de douleur et personne ne m'entend⁷ »), mais aussi du point de

¹ *Ibid.*, p. 335. Les « feux » font ici référence aux fusées éclairantes lancées la nuit par les soldats israéliens pour faciliter l'opération de « nettoyage » des camps par les miliciens. Voir Henry Laurens, *La Question de Palestine*, t. 5, *op. cit.*, p. 50 ; voir également Amnon Kapeliouk, *Enquête sur un massacre*, *op. cit.*, p. 60.

² Elias Khoury, *La Porte du soleil*, *op. cit.*, p. 338.

³ *Ibid.*, p. 340.

⁴ *Ibid.*, p. 373.

⁵ *Ibid.*, p. 342.

⁶ Michel de Certeau, *L'Écriture de l'histoire*, *op. cit.*, p. 140 : « [...] “marquer” un passé, c'est faire une place au mort, mais aussi redistribuer l'espace des possibles, déterminer négativement ce qui est à faire, et par conséquent utiliser la narrativité qui enterre les morts comme moyen de fixer une place aux vivants. Le rangement des absents est l'envers d'une normativité qui vise le lecteur vivant et qui instaure une relation didactique entre le destinataire et le destinataire. »

⁷ Mahmoud Darwich, *Une Mémoire pour l'oubli*, *op. cit.*, p. 31.

vue esthétique – un lyrisme, de type élégiaque, une hégémonie de la harangue, qui se couleraient dans une poésie révolutionnaire ; un asservissement du *poétique* au *politique*. Une distance focale est assumée. Un surplomb, à la fois analytique et sensible.

La question des garanties relativement aux civils revient toutefois de manière obsessionnelle¹. On apprend aussi que Bachir Gemayel, le champion des Israéliens, sera, selon toute vraisemblance, le prochain président du Liban². Devant la puissance de feu de l'armée israélienne, Arafat a perdu la main dans le jeu des négociations : c'est la reddition sans condition.

Le silence des nations est insoutenable. Même la statue du Commandeur, symbole du monde chrétien invoquée à trois reprises³, reste silencieuse : « Qu'est-ce qui fait trembler ainsi la statue du Commandeur ? Qu'est-ce qui la fait trembler ? / Elle dira le contraire de ce qui est. / Elle dira le contraire de ce silence qui l'écrase. / Elle continuera à réciter la leçon des débuts. / Elle dira que les massacres et les tortures ne font que conforter ses prédictions. / Mais, Monsieur le Commandeur, tu ne dis rien...⁴ »

« ... les massacres et les tortures... » : cette prolepse, formée de cinq mots, est l'unique occurrence des massacres qui vont advenir. Du charnier mis à jour au terme de 43 heures de barbarie, entre les 16 et 18 septembre 1982, il ne sera nullement question. Le récit se tient au bord du gouffre, et fait silence. Trop de douleur, trop de trahison. Trop de remords au souvenir de l'abandon total⁵, abandon dont l'auteur lui-même se sent coupable. La *catharsis* est impossible. La limite ontologique de l'effroi et du dépit est marquée par l'ellipse. Le souffle poétique prend la relève : « La mer s'approche de nous. L'automne s'approche de la mer. Août nous livre à l'automne. Où la mer nous emportera-t-

¹ Un autre exemple : « Il y a des garanties ? / Il y a des garanties. Des forces internationales viendront protéger les camps. Mais l'ambassadeur italien m'a confié hier quelque chose d'inquiétant. Il m'a dit que personne ne pouvait garantir que les Israéliens n'entreraient pas dans Beyrouth après notre départ. » *Ibid.*, p. 140.

² Il est élu le 23 août 1982.

³ Mahmoud Darwich, *Une Mémoire pour l'oubli*, *op. cit.*, pp. 113, 166 et 170.

⁴ *Ibid.*, p. 113.

⁵ Dans une interview accordée le 14 avril 2015, Jacques-Marie Bourget parle de « double abandon ». Dans son carnet de reportage *Au cœur du massacre*, le grand reporter évoque la « capitulation devant une exigence des États-Unis et d'Israël qui veulent la voie libre pour « débarrasser Beyrouth des Palestiniens », exécuter le rêve de Sharon ». Voir Jacques-Marie Bourget, photographies de Marc Simon, *Sabra & Chatila, Au cœur du massacre*, Paris, Érick Bonnier, « Encre d'Orient », 2012, p. 131. Il y a double abandon, celui des civils palestiniens par les combattants (dont l'évacuation forcée est achevée le 1^{er} septembre) et celui de la Force multinationale (composée d'unités américaine, française et italienne) qui, anticipant son départ, « violant son propre mandat », a quitté Beyrouth entre le 10 et le 12 septembre, selon les sources (les dernières unités françaises le 13 septembre, semble-t-il : Jean Genet en rend compte dans *Quatre heures à Chatila*. Voir Jean Genet, *Quatre heures à Chatila*, in *L'Ennemi déclaré*, *op.cit.*, p. 247).

elle ? Toujours cette histoire que je n'écris pas, que je n'oublie pas. Tourment de l'écriture, frustration perpétuelle.¹ »

L'on voit ici que la littérature est entrevue comme le lieu de la frustration, au sens de perte de ce qui appartient en propre. L'écriture, à cet instant, reçoit sa vocation messianique, au sens de Walter Benjamin² : s'abstraire, s'émanciper, sortir de l'ornière où l'Histoire a projeté le peuple palestinien, rédimmer une histoire, qui est, selon les termes de Mahmoud Darwich, « pareille à un accident de la route à l'échelle planétaire, à un cataclysme naturel.³ » Ailleurs, Darwich écrit : « Impossible de subir plus longtemps la conjonction de toutes ces époques, de m'enfoncer davantage dans ce qui n'est encore que le début de la nuit.⁴ »

La nécessité d'une langue poétique nouvelle qui pourra équilibrer le rapport des forces et réintroduira le peuple palestinien *dans* son histoire se fait pressante. Je cite Darwich : « Qu'est-ce que la poésie ? C'est écrire ce silence universel, ultime, total.⁵ »

Le temps est au testament, le temps est à la nuit, au parti « des Troyens », celui du silence et de la défaite, qui fait la matière même du récit tout entier dévoué à une image manquante.

Les difficultés de la *mimésis* se résolvent dans l'énonciation du silence. L'ellipse pose un problème. Le problème se livre comme tel au lecteur qui en prend la mesure, le jauge, le confronte, l'interroge. L'œuvre laisse au lecteur la responsabilité de recomposer non seulement l'épilogue, mais aussi toute la séquence depuis sa source : le désastre de la *Shoah*. Le silence a une capacité paradoxale à faire entendre une voix. Le silence engendre un dire qui puise sa force dans le creux, dans le pli, dans le trou laissé béant. Le cadre se définit par ses marges où se tient le lecteur. Ou peut-être pas. C'est le risque assumé du parti de la défaite. À la fin, tout ce que l'on peut dire, c'est que l'on ne peut rien dire. Ce qui est *encore* une manière de dire.

Avec *Une Mémoire pour l'oubli* et *La Porte du soleil*, nous sommes face à deux œuvres qui poursuivent, par des moyens différents voire opposés, un même objectif :

¹ Mahmoud Darwich, *Une Mémoire pour l'oubli*, op. cit., p. 174.

² Walter Benjamin, *Sur le concept d'histoire*, trad. fr. d'O. Mannoni, Paris, Payot & Rivages, « Petite bibliothèque Payot », 2013, pp. 54-55 : « Le passé est chargé d'un indice secret qui le désigne pour la rédemption ».

³ Mahmoud Darwich, *Une Mémoire pour l'oubli*, op. cit., p. 19.

⁴ *Ibid.*, p. 185.

⁵ *Ibid.*, p. 164.

entreprendre de faire la lumière, conjurer la conjuration de tous les oublis nichés dans le discours, traquer les angles morts. Inverser le regard, le « désorientaliser », régler notre boussole¹. Incrire le discours dans une possible transmission et le réintroduire dans l'Histoire. Reconquérir la perspective historique. Entreprendre de mettre du sens parmi « les signes égarés, les mots errants² ».

À travers les deux œuvres, le massacre de Sabra et Chatila passe du statut d'*icône* au statut d'*indice*, au sens de Peirce³. « Sabra et Chatila » est saisi comme un indice d'un processus historique qui l'affecte, dont il est le signe et qui dépasse largement ce moment. Un *apex* de violence à replacer dans un contexte, qui doit être appréhendé sur tout l'empan de souffrances endurées. À partir d'un indice, explicite ou implicite, et qui affleure discrètement, les auteurs nous invitent à reprendre le fil d'une histoire tue, sacrifiée sur l'autel d'une *culture de la mémoire*, au sens où l'entend l'écrivain hongrois Imre Kertész⁴, celle de l'Holocauste, qui projette infiniment son ombre et submerge notre *ethos* au point de suspendre notre capacité d'intelligibilité.

La narration enterre les morts. Elle fait plus : elle est « un moyen de fixer une place aux vivants⁵ ». La narration élargit le champ de vision et d'expérience. Le lecteur fait l'expérience intime sinon de l'horreur, du moins du processus historique qui le place devant une nouvelle exigence éthique.

Entreprise difficile, semée d'embûches, vécue comme un défi au langage et à l'écriture. Il y a un risque d'éreintement, je cite Elias Khoury : « Nous sommes très en deçà de notre histoire.⁶ » Et l'on comprend, à la suite de Kertész dans son discours, que « [...] le terminus (de la) grande aventure où les Européens sont arrivés au bout de deux mille ans de culture et de morale » se prolonge en Orient. L'Histoire se déplace, mais elle bégaye. De l'expérience de la rupture anthropologique naît la nécessité d'une langue nouvelle qui propose un modèle d'intelligibilité et dont la « charge poétique⁷ » recompose le paysage.

À travers les pleins et les creux, Elias Khoury et Mahmoud Darwich créent les conditions d'une poétique nouvelle, qui perturbe la *doxa*, subvertit le cadre mental, défige les

¹ Ici, je fais référence au roman de Mathias Énard, *Boussole*, Paris, Actes Sud, 2015.

² Mahmoud Darwich, *Une Mémoire pour l'oubli*, op. cit., p. 16.

³ Charles S. Peirce, *Écrits sur le signe*, éd. dir. par G. Deledalle, Paris, Seuil, « Ordre philosophique », 1978, pp. 138-142.

⁴ Je renvoie au discours d'Imre Kertész, lors de la remise du Prix Nobel de Littérature, en 2002.

⁵ Michel de Certeau, *L'Écriture de l'histoire*, op. cit., p. 140.

⁶ Elias Khoury, *La Porte du soleil*, op. cit., p. 567. Dans le même esprit, Mahmoud Darwich déclare : « J'ai choisi d'être le poète de Troie, parce que Troie n'a pas relaté son histoire. Et nous n'avons pas à ce jour relaté la nôtre. » Voir Mahmoud Darwich, *La Palestine comme métaphore*, op. cit., p. 30.

⁷ *Ibid.*, p. 30.

communs, remplit le « déficit métaphysique¹ » qui obère l'entrée dans l'Histoire, enfin, et pour emprunter au vocabulaire de Jacques Rancière, redéfinit « les places et les parts ». Par là, elle entend, et résolument, créer un nouveau « partage du sensible² ».

¹ *Ibid.*, p. 101.

² Sur les notions de philosophie esthétique et politique de « parts communes », de « parts exclusives » et de « partage du sensible », je renvoie aux ouvrages de Jacques Rancière, *La Mésentente. Politique et philosophie* (1995), *Le Partage du sensible. Esthétique et politique* (2000) et *Politique de la littérature* (2007).